

La civilisation empathique

Allocution prononcée devant la *British Royal Society for the Arts*

Présenté par
Jeremy Rifkin

Le 15 mars 2010

Première partie : Repenser la nature humaine et l'histoire de l'aventure humaine au seuil de l'ère de la biosphère

Deux échecs spectaculaires, séparés de 18 mois seulement, ont marqué la fin de l'ère moderne. En juillet 2008, le prix du pétrole sur les marchés mondiaux culmine à 147 dollars le baril, le taux d'inflation s'envole, le prix de toutes choses, depuis les produits alimentaires jusqu'au gas-oil, augmente en flèche et le moteur de l'économie mondiale s'arrête. La demande croissante de combustibles fossiles dans les pays développés, ainsi qu'en Chine, en Inde et dans d'autres économies émergentes, précipite la crise. Le pouvoir d'achat chute et l'économie mondiale s'effondre. Ce séisme portait un coup fatal à l'ère industrielle bâtie sur et propulsée par les combustibles fossiles. L'échec des marchés financiers deux mois plus tard n'est que la réplique de cet événement. Les énergies fossiles sur lesquelles repose le mode de vie industriel s'épuisent et l'infrastructure industrielle est maintenue en vie artificiellement.

En décembre 2009, les dirigeants de 192 pays se sont réunis à Copenhague pour décider des mesures à prendre afin de régler la facture de l'entropie accumulée du fait de la révolution industrielle basée sur les combustibles fossiles, à savoir les émissions de gaz carbonique qui contribuent au réchauffement de la planète et entraînent rapidement la Terre vers un changement de climat catastrophique. Après des années de préparation, les négociations ont été rompues et les dirigeants mondiaux n'ont pu parvenir à un accord officiel.

Le problème aujourd'hui n'est pas simplement de trouver de nouveaux moyens de réguler le marché ou d'imposer des objectifs légalement contraignants pour réduire les émissions de gaz à effet de serre. La véritable crise se situe au niveau de l'ensemble des présupposés concernant la nature humaine qui régissent le comportement des dirigeants mondiaux, présupposés qui ont fait leur apparition à l'époque des Lumières il y a plus de 200 ans, à l'aube de l'économie moderne de marché et de l'ère des Etats-nations.

Les penseurs des Lumières – John Locke, Adam Smith, le marquis de Condorcet et d'autres – ont rejeté la vision du monde transmise par le christianisme médiéval ; fondée sur la foi, elle considérait la nature humaine comme déchue et dépravée et espérait atteindre le salut dans l'autre monde au moyen de la grâce divine. Beaucoup d'entre eux – mais pas tous – ont alors opté pour l'idée que la nature fondamentale des êtres humains est rationnelle, détachée, autonome, âpre au gain et utilitaire, en arguant que le salut individuel repose sur le progrès

matériel illimité ici-bas sur terre. L'âge de la foi a alors été remplacé, au moins en partie, par l'âge de la raison.

La conception de la nature humaine qui était celle des Lumières s'est reflétée dans les Etats-nations nouvellement créés qui avaient pour raison d'être de protéger la propriété privée, stimuler les forces du marché et représenter l'intérêt collectif des citoyens sur la scène internationale. De même que les individus, les Etats-nations étaient considérés comme des agents autonomes engagés dans une lutte sans merci avec d'autres nations souveraines en quête de gains matériels.

Ces mêmes présupposés ont servi de fondements au cadre géopolitique qui a accompagné la première et la seconde révolution industrielle au XIX^e et au XX^e siècles. Et ces conceptions de la nature humaine sont revenues sur le devant de la scène après l'effondrement de l'économie mondiale ainsi qu'au cours des discussions acerbes et houleuses qui ont eu lieu dans les salles de réunion à Copenhague, avec des conséquences potentiellement catastrophiques pour l'avenir de l'humanité et de la planète.

Si la nature humaine est effectivement conforme à ce qu'affirmaient nombre des philosophes des Lumières, nous sommes sans doute condamnés. Il est impossible d'imaginer comment créer une économie mondiale durable et rétablir la santé de la biosphère si chacun de nous, dans sa réalité biologique fondamentale, est un agent autonome et un être autocentré uniquement préoccupé de satisfaire ses besoins matériels.

Certaines découvertes récentes dans le domaine de la neurologie et du développement de l'enfant nous obligent cependant à réévaluer ces idées, depuis longtemps fétichisées, sur la nature humaine. Les biologistes et les chercheurs en sciences cognitives ont identifié des neurones miroirs, appelés aussi « neurones empathiques » qui permettent aux êtres humains et à d'autres espèces de ressentir et d'éprouver la situation d'un autre être comme si elle était la leur propre. Nous sommes, semble-t-il, les plus sociaux des animaux et recherchons une participation et un compagnonnage intime avec nos homologues.

De leur côté, les chercheurs en sciences sociales explorent certains fils précédemment dissimulés de l'histoire humaine qui laissent penser que l'évolution humaine ne se mesure par seulement par l'accroissement du pouvoir de l'homme sur la nature mais aussi par l'intensification et l'extension de l'empathie à d'autres êtres de plus en plus divers appartenant à des domaines temporels et spatiaux plus étendus. Les données scientifiques qui montrent, de plus en plus, que nous sommes fondamentalement une espèce empathique ont des conséquences profondes et de grande portée pour la société ; elles pourraient même être déterminantes pour notre sort en tant qu'espèce.

Ce qui est nécessaire aujourd'hui, si nous voulons ressusciter l'économie mondiale et revivifier la biosphère, n'est rien moins que le passage à une conscience empathique mondiale en moins d'une génération. La question devient donc : quel est le mécanisme apte à permettre le mûrissement de la sensibilité empathique et l'expansion de la conscience dans l'histoire ?

Les tournants décisifs de la conscience humaine se produisent lorsqu'un nouveau régime énergétique coïncide avec une nouvelle révolution de la communication, produisant ainsi une nouvelle ère économique. La nouvelle révolution de la communication devient le

mécanisme de direction et de contrôle qui permet de structurer, organiser et gérer une civilisation plus complexe rendue possible par le nouveau régime énergétique. Au début de l'ère moderne, par exemple, la communication sous forme imprimée est devenue le moyen d'organiser et de gérer les technologies, les organisations et l'infrastructure de la révolution liée au charbon, à la vapeur et au chemin de fer. La première révolution industrielle aurait été impossible à gérer si l'on avait continué à écrire sur parchemin.

Les révolutions de la communication ne permettent pas seulement de gérer de nouveaux régimes énergétiques plus complexes, elles contribuent aussi à modifier la conscience humaine dans le processus. Les sociétés de chasseurs-cueilleurs reposaient sur la communication orale et leur conscience était d'ordre mythologique. Les grandes civilisations agricoles maîtrisant l'irrigation étaient pour la plupart organisées autour de la communication manuscrite et ancrées dans une conscience théologique. La première révolution industrielle du XIX^e siècle, gérée par la communication imprimée, a inauguré la conscience idéologique. La communication électronique est devenue le mécanisme de direction et de contrôle de la deuxième révolution industrielle du XX^e siècle et a donné naissance à la conscience psychologique.

Chaque nouvelle révolution de la communication, plus sophistiquée que la précédente, rassemble des groupes plus diversifiés d'individus dans des réseaux sociaux de plus en plus variés et étendus. La communication orale n'avait qu'une portée temporelle et spatiale réduite, tandis que l'écriture, l'imprimerie et l'ordinateur ont étendu chacun le champ et l'intensité de l'interaction sociale entre les hommes.

En étendant le système nerveux central de chaque individu et de l'ensemble de la société, les révolutions de la communication ont créé une aire de jeu toujours plus inclusive pour le mûrissement de l'empathie et l'expansion de la conscience. Par exemple, pendant la période des grandes civilisations agricoles maîtrisant l'irrigation, qui se caractérisaient par l'écriture manuscrite et la conscience théologique, la sensibilité empathique est passée des liens tribaux fondés sur le sang aux liens d'association reposant sur une commune appartenance religieuse. Les juifs ont commencé à avoir de l'empathie pour les autres juifs, les chrétiens pour les autres chrétiens et les musulmans pour les autres musulmans. Pendant la première révolution industrielle qui se caractérisait par l'imprimerie et la conscience idéologique, la sensibilité empathique s'est étendue jusqu'aux frontières nationales, les Américains ayant de l'empathie pour les Américains, les Italiens pour les Italiens, les Japonais pour les Japonais et ainsi de suite. Pendant la deuxième révolution industrielle, qui se caractérisait par la communication électronique et la conscience psychologique, les individus ont commencé à s'identifier avec les autres individus de même opinion.

Nous sommes aujourd'hui aux premières étapes d'une nouvelle convergence historique entre système énergétique et communication, une troisième révolution industrielle qui pourrait étendre la sensibilité empathique à la biosphère en tant que telle et à l'ensemble de la vie sur terre. La révolution décentralisée liée à l'internet s'accompagne du développement d'énergies renouvelables décentralisées, rendant possible une économie durable de l'après-carbone qui serait à la fois interconnectée au niveau mondial et gérée au niveau local.

Au XXI^e siècle, des centaines de millions puis des milliards d'êtres humains transformeront leur habitation en usine énergétique afin de recueillir les énergies renouvelables sur place, stocker ces énergies sous forme d'hydrogène et partager l'électricité entre pairs à l'aide de

réseaux interconnectés locaux, régionaux, nationaux et continentaux fonctionnant de manière très semblable à l'internet. Le partage de l'énergie à partir de sources ouvertes, comme le partage de l'information émanant de sources libres, donnera naissance à des espaces de coopération énergétique similaires aux espaces de coopération sociale qui existent sur l'internet.

Lorsque chaque famille et chaque entreprise assumera la responsabilité de sa propre petite bande de biosphère en récoltant l'énergie renouvelable et en la partageant avec des millions d'autres par le biais de réseaux énergétiques intelligents s'étendant sur tous les continents, nous serons intimement interconnectés au niveau le plus fondamental de l'existence terrestre en gérant collectivement l'énergie qui baigne la planète et soutient l'ensemble de la vie.

La nouvelle révolution décentralisée de la communication ne rend pas seulement possible l'organisation des énergies renouvelables décentralisées, elle modifie aussi la conscience humaine. La révolution des technologies de l'information et de la communication (TIC) a pour effet d'étendre rapidement le système nerveux central de milliards d'êtres humains et de connecter la race humaine dans le temps et dans l'espace, en permettant à l'empathie de s'épanouir à l'échelle mondiale pour la première fois dans l'histoire.

Le fait de savoir si nous commencerons à « empathiser » en tant qu'espèce dépendra de la manière dont nous utiliserons le nouveau médium de communication décentralisé. Bien que les technologies de communication décentralisées – et bientôt les énergies renouvelables décentralisées – permettent de connecter la race humaine, il est très étonnant de constater que personne n'a encore avancé de raison justifiant pourquoi nous devrions nous connecter. Nous évoquons sans cesse les questions d'accès et d'inclusion dans un réseau de communication mondial mais n'expliquons guère pourquoi il nous faut communiquer les uns avec les autres à l'échelle planétaire. L'absence de raison impérative pour laquelle des milliards d'êtres humains devraient être de plus en plus connectés est frappante. A quelle fin ? Les seules raisons peu convaincantes mises en avant jusqu'ici sont : partager l'information, se divertir, développer les échanges commerciaux et accélérer la mondialisation de l'économie. Mais pourquoi les réseaux de communication décentralisés mondiaux ne nous aideraient-ils pas à rétablir une communion profonde avec la biosphère qui nous est commune et soutient l'ensemble de nos vies ?

La biosphère est l'étroite bande qui s'étend à hauteur d'environ quarante miles au-dessus du fond des océans, jusque dans l'espace, et à l'intérieur de laquelle les êtres vivants et les processus géochimiques de la Terre entrent en relation les uns avec les autres et se soutiennent mutuellement. Nous commençons à comprendre que la biosphère fonctionne comme un organisme indivisible. Ce sont les relations symbiotiques continues entre tous les êtres vivants et entre les êtres vivants et les processus géochimiques qui assurent la survie de l'organisme planétaire et des espèces individuelles vivant à l'intérieur de l'enveloppe biosphérique. Si chaque vie humaine, l'ensemble de l'espèce et toutes les autres formes de vie sont en fait entrelacées avec les processus géochimiques de la planète en une chorégraphie à la fois riche et complexe qui soutient la vie même, alors nous sommes tous dépendants et responsables de la santé de l'ensemble de l'organisme. Assumer cette responsabilité signifie vivre individuellement dans notre quartier et au sein de la collectivité à laquelle nous appartenons d'une manière apte à promouvoir le bien-être général de la

biosphère qui nous enveloppe. Cela, la troisième révolution industrielle nous offre précisément l'opportunité de le faire.

Parvenir à maîtriser notre sensibilité empathique et à développer une nouvelle éthique mondiale afin d'harmoniser les nombreuses relations qui entrent dans la composition des forces de maintien de la vie sur la planète, cela voudrait dire avoir réussi à dépasser les présupposés philosophiques objectifs, égoïstes et utilitaires qui ont accompagné le développement des marchés nationaux et le mode de gouvernance propre à l'Etat-nation pour accéder à une nouvelle ère de conscience de la biosphère. Nous laisserons ainsi derrière nous le vieux monde de la géopolitique pour entrer dans le nouveau monde de la politique de la biosphère et de nouvelles formes de gouvernance feront leur apparition pour accompagner notre nouvelle sensibilité à la biosphère.

La troisième révolution industrielle et l'ère nouvelle du capitalisme décentralisé nous permettent de développer une nouvelle approche de la mondialisation, en mettant l'accent cette fois sur la « continentalisation » de bas en haut. Les énergies renouvelables étant réparties plus ou moins également dans le monde, chaque région est potentiellement dotée en abondance des ressources d'énergie dont elle a besoin pour être relativement autosuffisante et assurer à son mode de vie un caractère durable, tout en étant interconnectée à l'aide de réseaux intelligents à d'autres régions d'autres pays et d'autres continents.

Dès qu'elle aura conquis son autonomie énergétique au niveau local, chaque communauté pourra s'engager directement dans des échanges régionaux, transnationaux, continentaux ou, de façon plus limitée, mondiaux sans être soumise aux graves restrictions liées aux considérations géopolitiques qui président à la répartition des combustibles fossiles de haute qualité et de l'énergie tirée de l'uranium.

La continentalisation apporte déjà avec elle une nouvelle forme de gouvernance. L'Etat-nation, qui s'est développé parallèlement à la première et à la seconde révolution industrielle et a servi de mécanisme régulateur pour la gestion d'un régime énergétique s'étendant à l'ensemble de la géosphère, est mal adapté à la troisième révolution industrielle dont le domaine est la biosphère. Les énergies renouvelables décentralisées produites au niveau local et régional et partagées ouvertement – de pair à pair – à travers d'immenses espaces continentaux contigus reliés par des réseaux d'approvisionnement intelligents et des chaînes logistiques et d'offre intelligentes requièrent un réseau ininterrompu d'institutions de gouvernance à l'échelle de continents entiers.

L'Union européenne est la première institution de gouvernance continentale de l'ère de la troisième révolution industrielle. L'UE a déjà commencé à mettre en place l'infrastructure nécessaire à un régime énergétique à l'échelle de toute l'Europe, ainsi que les codes, les règlements et les normes nécessaires au fonctionnement effectif d'un réseau continu de transport, de communication et d'énergie qui, au milieu du siècle, s'étendra de la mer d'Irlande aux portes de la Russie. Des unions politiques continentales sont aussi en gestation en Asie, en Afrique et en Amérique latine et constitueront probablement les institutions de gouvernance prédominantes de chacun de ces continents d'ici 2050.

Dans le nouveau régime décentralisé de l'énergie, le fonctionnement des institutions de gouvernance sera plus proche de celui des écosystèmes qu'elles auront à gérer. De la même

façon que les habitats s'insèrent par leur fonctionnement dans des écosystèmes et les écosystèmes dans la biosphère en un tissu de relations entrecroisées, les institutions de gouvernance fonctionneront à l'intérieur d'un réseau de relations fondées sur la coopération entre localités, régions et nations, imbriquées les unes dans les autres à l'échelle de l'ensemble du continent. Ce nouvel organisme politique complexe fonctionnera comme la biosphère dont il devra s'occuper, sur la base des synergies et de la réciprocité. Telle sera la politique de la biosphère.

La nouvelle politique de la biosphère dépassera l'opposition traditionnelle entre conservateur et libéral, si caractéristique de la géopolitique de l'économie moderne de marché et de l'ère de l'Etat-nation. La nouvelle ligne de partage passera entre les générations et opposera le modèle traditionnel d'organisation – de haut en bas – de la vie familiale, de l'éducation, du commerce et de la gouvernance à une conception plus relationnelle et décentralisée, mieux fondée sur la coopération et plus cosmopolite, qui sera celle de la jeune génération dont les manières de travailler et les espaces sociaux privilégient déjà les biens communs d'accès ouvert. Pour la génération de l'internet, la « qualité de vie » tient une place aussi importante que les opportunités individuelles dans l'invention d'un rêve nouveau pour le XXI^e siècle.

La transition vers la conscience de la biosphère a déjà commencé. Dans le monde entier, la jeune génération commence à prendre conscience du fait que notre consommation quotidienne d'énergie et d'autres ressources a en définitive des incidences sur la vie de tous les autres humains et de tous les autres êtres vivants qui coexistent sur la Terre.

La civilisation empathique commence à émerger. La jeune génération élargit rapidement son étreinte empathique en dépassant les seules appartenances religieuses ou nationales pour englober l'ensemble de l'humanité et le projet immense de la vie qui enveloppe la Terre. Cependant, ce mouvement accéléré vers la connectivité empathique universelle vient à la rencontre d'un phénomène entropique irrésistible qui s'accélère rapidement sous la forme du changement climatique. Parviendrons-nous à la conscience de la biosphère et à l'empathie mondiale à temps pour éviter une catastrophe planétaire ?

Deuxième partie :

Passer de l'âge de la foi et de l'âge de la raison à l'âge de l'empathie

La *British Royal Society for the Arts* (RSA) peut jouer un rôle décisif dans le débat mondial pour repenser la nature humaine et préparer le terrain à une société mondialisée à l'ère de la biosphère. On se souviendra qu'il y a plus de 200 ans, la RSA a joué un rôle semblable en réunissant des théologiens, des philosophes, des économistes, des dirigeants politiques et des réformateurs sociaux pour débattre en profondeur des moyens de préparer le passage de la société féodale à l'économie moderne de marché et à l'ère de l'Etat-nation, et de l'âge de la foi à l'âge de la raison. Les Lumières ont remanié notre conception de la nature humaine et la signification de la vie humaine de manières fondamentalement nouvelles dont l'influence continue à se faire sentir dans tous les domaines de la vie moderne jusqu'au siècle actuel.

Aujourd'hui, cependant, au début de l'ère de la biosphère, alors que l'économie se mondialise, une nouvelle génération de scientifiques, de chercheurs et de réformateurs sociaux commencent à remettre en cause certains des présupposés sur lesquels se fondaient l'âge de la foi et l'âge de la raison, ouvrant ainsi la voie à l'âge de l'empathie.

Les partisans de l'empathie mettent en avant le fait que, pour l'essentiel, les deux précédents « récits » sur la nature humaine échouent à atteindre en profondeur ce qui fait véritablement de nous des êtres humains et nous lèguent par conséquent des cosmologies qui sont des histoires incomplètes, c'est-à-dire qui ne parviennent pas à toucher les réalités les plus profondes de l'existence. Il ne s'agit pas de rejeter certains éléments cruciaux qui contribuent à rendre si convaincants les récits fondés sur la foi ou la raison mais de reconnaître que quelque chose d'essentiel y manque : l'« expérience incarnée ».

Aussi bien les religions abrahamiques – le judaïsme, le christianisme et l'islam – que les religions orientales comme le bouddhisme, l'hindouisme et le taoïsme dénigrent l'existence corporelle ou en nient l'importance. Il en va de même de la science moderne et de la plupart des philosophes rationalistes des Lumières. Pour les premières, en particulier les religions abrahamiques, le corps est déchu et constitue la source du mal. Sa présence est un rappel constant du caractère dépravé et mortel de la nature humaine. Pour les seconds, le corps n'est qu'un simple échafaudage nécessaire à la vie de l'esprit, un inconvénient nécessaire qui est source de perceptions sensorielles, d'éléments nutritifs et de mobilité. Le corps est une machine dont l'esprit se sert pour imprimer sa volonté sur le monde. Il est d'ailleurs méprisé à cause de son caractère éphémère. Le corps, en tant que rappel constant de la mort, est craint, déprécié ou rejeté par les grandes religions mondiales et par de nombreux philosophes des Lumières.

Le corps, et en particulier les émotions qui résultent de son interaction constante avec le monde extérieur et des réactions que celui-ci provoque en lui, est considéré avant tout comme quelque chose à quoi on ne peut se fier. Ni la Bible, ni les réflexions des penseurs des Lumières n'accordent beaucoup de place aux émotions humaines, sinon pour les dévaloriser comme indignes de confiance et comme un obstacle à l'obéissance à Dieu dans le premier cas ou à l'exercice de la volonté rationnelle dans le second.

A l'ère moderne, du fait du privilège accordé à la rationalité, à l'objectivité, au détachement et à tout ce qui se prête au calcul, les émotions humaines sont considérées comme irrationnelles, chimériques, impossibles à objectiver, se prêtant mal à une évaluation sereine et difficiles à quantifier. Aujourd'hui encore, une idée courante est qu'il ne faut pas laisser les émotions obscurcir le jugement car elles s'opposent à un raisonnement sain. Combien de fois avons-nous dit ou entendu une personne dire à une autre : « Ne te laisse pas dominer par tes sentiments, essaie d'agir de façon plus rationnelle ». L'idée qui s'exprime ainsi clairement est que les émotions sont de nature inférieure à la raison. Elles sont trop charnelles et trop proches des instincts animaux pour qu'on puisse les prendre au sérieux et, ce qui est pire encore, elles troublent le raisonnement.

Les philosophes des Lumières, à quelques exceptions notables, ignoraient la mortalité même de l'être. Etre vivant, cela signifie être un être matériel, fini et mortel. Cela veut dire être conscient du caractère vulnérable de la vie et de l'inévitabilité de la mort. Etre vivant nécessite aussi une lutte continue pour être et s'accompagne de douleur, de souffrance et d'angoisse ainsi que de moments de joie. Comment célébrer la vie ou faire le deuil d'un parent ou d'un ami ou avoir une relation intime avec autrui dans un monde privé de sentiments et d'émotions ?

Un certain nombre de développements récents dans le domaine de la biologie évolutionniste, des sciences cognitives et de la psychologie ouvrent la voie à une réinterprétation globale de la conscience humaine. L'idée pré-moderne selon laquelle la foi et la grâce divine sont ce qui permet d'accéder à la réalité et l'idée des Lumières selon laquelle la raison est la pointe extrême de la conscience moderne cèdent la place à une approche plus complexe de la théorie de l'esprit.

Des chercheurs travaillant dans plusieurs domaines et disciplines proposent maintenant un nouvel ordre de priorité entre plusieurs aspects essentiels de la foi et de la raison, dans le cadre d'une conscience empathique plus large. Ils mettent en avant le fait que l'ensemble de l'activité humaine prend la forme d'une expérience corporelle – de participation avec autrui – et que l'aptitude à « lire » une autre personne et à lui répondre « comme si » cette personne était nous-mêmes est la clé qui permet de comprendre la manière dont les êtres humains entrent en relation avec le monde, développent une identité individuelle, acquièrent une langue, apprennent à raisonner, se socialisent, élaborent des récits culturels et définissent la réalité et l'existence.

Si la conscience empathique découle d'une expérience corporelle et constitue une célébration de la vie – la nôtre et celle des autres êtres vivants –, en quoi est-elle compatible avec la foi et la raison qui sont des manières désincarnées d'aborder la réalité et sont ancrées dans la crainte de la mort ?

L'idée de foi, lorsqu'on la déconstruit, repose fondamentalement sur trois éléments essentiels : la crainte révérencielle, la confiance et la transcendance. Le sentiment religieux commence par une crainte mêlée de respect, l'émerveillement devant l'existence, à la fois son mystère et son étrange grandeur. Ce sentiment est la célébration la plus profonde de la vie. Nous nous émerveillons devant le caractère irrésistible de l'existence et éprouvons par le simple fait d'être en vie le sentiment d'avoir en quelque sorte une place dans le mystère que nous contemplons.

Bien qu'elle soit mue par un sentiment de crainte révérencielle et repose sur l'idée que notre vie a un sens dans un ordre universel des choses qui nous dépasse, la foi peut être détournée et prendre une forme sociale conventionnelle exigeant l'obéissance, se nourrissant de la peur de la mort, privilégiant une approche désincarnée et établissant un partage strict entre les sauvés et les damnés. C'est en tout cas ce que font de nombreuses religions institutionnalisées.

Le sentiment de crainte révérencielle est ce qui nourrit l'ensemble de l'imagination humaine. Sans lui, nous serions incapables d'émerveillement et sans émerveillement, nous n'aurions aucun moyen d'exercer notre imagination et serions ainsi dans l'incapacité d'imaginer la vie d'autrui « comme si » elle était notre propre vie. Nous savons que l'empathie est impossible sans imagination. L'imagination, cependant, est impossible sans émerveillement et l'émerveillement est impossible sans une crainte mêlée de respect. L'empathie représente l'expression la plus profonde de cette crainte révérencielle et l'on comprend pourquoi elle est considérée comme la qualité humaine qui a la plus haute valeur spirituelle.

Cependant, la foi requiert aussi la confiance, la volonté de s'abandonner au mystère de l'existence à la fois au niveau cosmique et dans la vie quotidienne avec les autres hommes. La confiance est indispensable pour permettre à l'empathie de croître et l'empathie, à son tour,

nous permet de sonder la présence divine qui existe en toutes choses. L'empathie devient ainsi la voie d'accès au divin. L'expansion de notre être par l'empathie est ce qui nous permet de dépasser notre moi et d'entrer en contact avec le mystère de l'existence.

Dans une civilisation empathique, la spiritualité remplace invariablement la religiosité. La spiritualité est un parcours individuel de découverte dans lequel l'expérience empathique sert en règle générale de guide pour nouer des liens et devient un moyen de promouvoir la transcendance. L'enquête *World values survey* et d'innombrables autres sondages font apparaître un changement générationnel dans les attitudes à l'égard du divin, la nouvelle génération des pays industrialisés s'éloignant de plus en plus des formes de religiosité instituées et s'engageant dans des formes de recherche spirituelle individuelle fondées sur l'empathie.

Notre conception de la raison pourrait, elle aussi, être soustraite à ses origines désincarnées datant des Lumières et remaniée à l'intérieur d'un cadre empathique corporel. Bien qu'on ait tendance à la considérer avant tout en termes de rationalisation, c'est-à-dire d'abstraction et de classification des phénomènes, généralement à l'aide d'outils de mesure quantifiables, la raison ne se limite pas à cela. La raison comprend l'attention, la réflexion, l'introspection, la contemplation, la méditation et la rêverie ainsi que la rhétorique et les modes de pensée littéraires. La raison est tout cela et autre chose encore. Lorsque nous pensons à la raison, nous pensons généralement au fait de prendre du recul par rapport à une expérience immédiate en recherchant dans nos souvenirs une expérience analogue qui pourrait nous aider à formuler un jugement adéquat ou à décider d'une réponse appropriée.

La question fondamentale est : d'où vient la raison ? L'idée cartésienne, reprise par Kant, d'une raison existant indépendamment de l'expérience en tant que phénomène accessible a priori n'est pas conforme à la manière dont nous pensons dans le monde réel. La raison n'est jamais séparée de l'expérience corporelle mais est au contraire un moyen de comprendre et de gérer cette expérience.

L'expérience, comme nous l'avons vu, commence par des sensations et des sentiments découlant de l'interaction avec autrui. Ces sensations et sentiments, bien qu'ils rendent possible la connexion initiale à autrui, sont rapidement filtrés par la mémoire et mis en ordre par les différentes facultés dont nous disposons pour parvenir à une réponse émotionnelle, cognitive ou comportementale appropriée. L'ensemble de ce processus est ce qui constitue la conscience empathique. L'empathie est à la fois une expérience affective et une expérience cognitive.

Si l'empathie n'existait pas, nous ne pourrions comprendre pourquoi nous éprouvons ce que nous éprouvons, parvenons à conceptualiser quelque chose appelée « émotion » ou pensons de manière rationnelle. De nombreux auteurs associent à tort l'empathie uniquement avec les sentiments et les émotions. Si elle n'était que cela, la conscience empathique serait impossible.

La raison, donc, est le processus grâce auquel nous mettons de l'ordre dans le monde des sensations et des sentiments afin de parvenir à ce que les psychologues appellent un « comportement prosocial » et les sociologues l'« intelligence sociale ». L'empathie est la substance fondamentale de ce processus. Au fur et à mesure que les sociétés se complexifient, la différenciation entre les êtres humains s'accroît et les échanges humains se

diversifient, les opérations de la raison prennent un tour de plus en plus sophistiqué. Une plus grande exposition à autrui accroît la quantité des sensations et sentiments à mettre en ordre. La raison devient plus experte à abstraire et à gérer le flux de sensations et de sentiments concrets. Cela ne veut pas dire que la raison ne peut être utilisée aussi pour exploiter autrui, par exemple à des fins narcissiques ou pour semer la terreur parmi les individus.

En reconceptualisant la foi et la raison en tant qu'aspects intrinsèques de la conscience empathique, nous parviendrons à une nouvelle synthèse historique, l'âge de l'empathie, qui intégrera nombre des éléments les plus convaincants et irréfutables de l'âge de la foi et de l'âge de la raison, en abandonnant les éléments narratifs désincarnés qui s'opposent à la célébration de la vie.

Si l'ère de l'Etat-nation se caractérisait par l'idée de progrès matériel de l'homme, ce qui caractérisera l'ère de la biosphère sera la célébration de toutes les formes de vie qui coexistent sur la Terre.

Troisième partie : **Vers une science plus empathique dans un monde fondé sur la coopération**

Pour célébrer l'abondante diversité de vie qui compose la biosphère, il est nécessaire de repenser les notions méthodologiques à l'aide desquels nous comprenons et organisons le monde qui nous entoure. La science est devenue la nouvelle religion du monde moderne. Nous plaçons notre foi entre les mains des scientifiques en espérant qu'ils percent à jour les secrets de l'existence et découvrent de nouveaux moyens de maîtriser la nature au profit d'une utopie terrienne. Néanmoins, se pourrait-il que la méthode scientifique sur laquelle nous nous appuyons aujourd'hui comme sur une source incontestée de voyance à propos de toute question importante soit en fait une méthodologie profondément défectueuse et partielle fondée sur une conception très étroite de la réalité ?

Plus qu'aucune autre idée, la méthode scientifique développée par Francis Bacon a servi à l'économie moderne de marché et à l'Etat-nation de prisme particulier pour examiner, expliquer et manipuler les phénomènes conformément aux idées des Lumières sur la nature humaine. En effet, si la nature humaine est détachée, objective, rationnelle, calculatrice, autonome et utilitaire, toute méthode d'examen de la nature doit se conformer à des présupposés et à des valeurs identiques.

La méthode scientifique est enseignée aux enfants à qui l'on apprend, dès le collège, qu'il s'agit de la seule procédure fiable pour recueillir des connaissances et parvenir à connaître le monde qui nous entoure.

On apprend aux élèves que l'observation objective est le meilleur moyen d'examiner les phénomènes et d'établir des vérités. La neutralité dépassionnée de l'observateur est valorisée en tant que telle. L'observateur scientifique ne participe jamais à la réalité qu'il observe, il la regarde de l'extérieur. Les phénomènes sont souvent évalués en termes strictement quantifiables, en laissant hors de l'équation toute idée de leur valeur intrinsèque.

Le monde qui nous est ainsi présenté est un monde purement matériel, dépourvu de toute qualité.

Il n'est pas surprenant que, chez des générations d'écoliers, l'apprentissage scolaire ait pu susciter un sentiment de découragement ou même d'aliénation. On demande aux élèves d'abandonner tout sentiment d'émerveillement, de réprimer leurs passions, de devenir des êtres désintéressés et d'assumer le rôle de spectateur de l'existence. Comment attendre de quiconque qu'il parvienne à donner un sens personnel à un tel monde ou souhaite y participer ? La méthode scientifique va à l'encontre de pratiquement tout ce que nous connaissons de notre propre nature et de celle du monde. Elle nie l'aspect relationnel de la réalité, empêche la participation et ne laisse aucune place à l'imagination empathique. Ce qu'on demande en fait aux élèves, c'est de devenir étrangers au monde qui les entoure.

Il n'est pas inutile de rappeler que, dès les débuts de l'âge de la raison, l'approche développée par Bacon pour débusquer les secrets de la nature n'a pas toujours fait l'unanimité. Goethe, notamment, s'y est opposé. Pour lui, le meilleur moyen d'approcher la nature était comme participant et non comme spectateur désintéressé. Lorsqu'un botaniste étudie la morphologie d'une plante, par exemple, il doit entrer dans la vie de la plante. Goethe appelait son approche scientifique « un empirisme délicat par lequel le sujet s'investit si intimement dans son objet que ce dernier devient une véritable théorie ».

La méthode scientifique de Goethe est pratiquement l'exact opposé de celle de Bacon. Goethe considérait que le « pouvoir de la pensée s'exerce dans l'union avec les objets » et que sa « pensée ne se sépare pas des objets ». Goethe pensait que les aperçus vrais ne viennent pas de l'observation détachée mais d'une participation profonde aux phénomènes étudiés.

Les rêveries goethéennes sur une méthode scientifique pertinente ont été ignorées pendant plus de 130 années et il a fallu attendre la seconde moitié du XX^e siècle pour qu'un certain nombre de psychologues commencent à s'y intéresser, notamment Heinz Kohut qui considérait que la méthode scientifique actuelle est « distante de l'expérience » et donc éloignée de l'observation effective, ce qui l'a conduit à proposer une nouvelle théorie expérimentale « proche de l'expérience » dans laquelle les données recueillies résultent directement de l'empathie et de l'introspection.

Kohut pensait que la contribution la plus importante de la psychanalyse à la pensée scientifique « est qu'elle combine l'empathie avec la méthode scientifique traditionnelle ». L'introduction de l'empathie dans le domaine de la science « en tant qu'outil d'observation » permettait, selon Kohut, d'« étendre la portée et la profondeur des investigations conduites dans un certain nombre de disciplines scientifiques ». Il considérait en outre qu'inscrire l'empathie au cœur d'une méthodologie scientifique rigoureuse est essentiel pour éviter que la recherche scientifique « ne s'isole de plus en plus de la vie humaine ». Kohut rappelait à ses collègues le rôle qu'une approche froide, désintéressée et rationnelle de la science a joué au XX^e siècle pour promouvoir les buts de régimes totalitaires brutaux, en conduisant à « quelques-unes des finalités les plus inhumaines qu'ait connues l'histoire humaine ».

Kohut ne cherchait pas à en finir avec le caractère abstrait de la recherche scientifique traditionnelle mais seulement à approfondir le processus d'investigation qui est à l'origine de ces abstractions. Kohut concluait en déclarant que « l'association de données collectées sur une base empathique-introspective, de formulations abstraites et d'explications

théoriques (...) représente un pas en avant révolutionnaire dans l'histoire de la science ». Le nouvel idéal scientifique, disait-il, « peut être résumé en une formule évocatrice : s'efforcer d'atteindre non seulement à l'empathie scientifique mais aussi à une science empathique ».

Abraham Maslow est l'un de ceux qui ont approuvé l'idée d'une science nouvelle développée par Kohut et tenté d'apaiser la fureur croissante suscitée par cette idée au sein de l'*establishment* scientifique en précisant ce qui constitue à son avis l'enjeu le plus grave qui se pose à la science sous sa forme moderne. Il écrit à ce sujet :

« Je souhaite évidemment être compris comme quelqu'un qui cherche à *élargir* la science et non à la détruire. Il n'est pas nécessaire de choisir entre expérience et abstraction. Notre tâche est au contraire de les intégrer. »

Maslow ridiculise l'idée qu'un observateur neutre, non participant et séparé de la réalité et de l'existence puisse apporter quelque lumière sur le fonctionnement ou le sens de la réalité ou de l'existence. Comme Goethe et Kohut, Maslow considère qu'« un observateur plus sensible est capable d'incorporer en lui une part plus grande du monde, c'est-à-dire qu'il peut s'identifier à et éprouver de l'empathie vis-à-vis de catégories plus étendues et plus inclusives d'êtres vivants ou non-vivants ».

Maslow invoque pour illustrer son argument l'exemple des Alcooliques Anonymes. Il est évident, en effet, qu'un alcoolique en voie de guérison sait bien mieux ce qu'est le monde vécu de l'alcoolique qu'un observateur neutre désintéressé. Maslow appelle de ses vœux le développement de « stratégies de connaissance réceptives », par quoi il entend « la volonté, fondée sur la non-ingérence, de laisser les choses être ce qu'elles sont, la capacité à attendre patiemment que la structure intérieure des percepts se révèle à nous, une découverte de l'ordre plutôt qu'une mise en ordre ». Il note en outre que dans certains domaines comme l'ethnologie, l'éthologie, la psychologie clinique et l'écologie, une telle approche donne de meilleurs résultats scientifiques.

L'idée d'« objectivité bienveillante » mise en avant par Maslow s'est peu à peu imposée pendant les cinquante ans qui ont suivi ses premières réflexions sur le besoin d'une deuxième méthode scientifique. Une nouvelle génération de chercheurs empathiques comme Jane Goodall en primatologie ont appliqué la méthode empathique, « proche de l'expérience », d'enquête scientifique et est ainsi parvenue à des découvertes et à des aperçus nouveaux sur la nature de la nature qu'il aurait été impossible d'imaginer en se servant de la méthode scientifique traditionnelle désintéressée et indifférente aux valeurs.

Une nouvelle science se développe aujourd'hui, qui opère sur la base de principes et de présupposés mieux compatibles avec le mode de pensée empathique. La vieille science envisageait la nature comme des objets ; la nouvelle science envisage la nature d'abord comme des relations. La vieille science se caractérisait par le détachement, l'expropriation des phénomènes, leur dissection et leur réduction ; la nouvelle science se caractérise par la participation, la régénération, l'intégration et le holisme. La vieille science avait pour but de rendre la nature productive ; la nouvelle science cherche à la rendre durable. La vieille science recherchait la domination de la nature ; la nouvelle science cherche à établir un partenariat avec elle. La vieille science valorisait l'autonomie à l'égard de la nature ; la nouvelle science préfère renouer la participation avec la nature.

Le jour où nous parviendrons à maîtriser une méthode scientifique empathique qui sache reconnaître et harmoniser les nombreuses relations qui entrent dans la composition des forces participant au maintien de la vie sur la planète, nous serons entrés dans l'ère de l'économie durable et de la conscience de la biosphère.